

1940 (mai-juillet)

Else SCHÖNBERG

Du Vel' d'Hiv' à Gurs

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 105 (décembre 2006), p. 10 et 11.

Texte adressé à l'Amicale par Michel Ernst-Schönberg, de Paris.

*Ce texte a été publié dans l'ouvrage **Zum Beispiel Neuhausen (1918-1933). Die nationalsozialistische Kampfzeit in einen Stadtteil der ehemaligen "Hauptstadt der Bewegung"**, Munich, 1993, par Geschichtswerkstatt Neuhausen e. V.-München. (article de Herta Ulrich et Günther Baumann : "Else Schonberg, Münchner Judin im Pariser Exil")*

« J'étais fiancée [avec Carl Rapoport] et je devais me marier le 29 juillet 1939. Mais quelque chose manquait parmi les "papiers" nécessaires. Alors, nous avons simplement décidé de partir pour pouvoir nous marier quelques semaines plus tard. Mais la guerre est arrivée.

[Mon fiancé] a été tout de suite interné dans le stade de Colombes [fin mai 1940]. Il est ensuite revenu à Paris en tant que "prestataire" (c'était une sorte de service civil) avant son internement au camp de Pithiviers, d'où il est parti le 17 juillet 1942 par le convoi n° 6.

Depuis que les nazis étaient arrivés, les journaux ne cessaient de publier de pressants appels qui réclamaient le regroupement des émigrants allemands vivant en France, dans des camps qui leur étaient destinés. Il en a été ainsi pour les femmes de 17 à 55 ans, hormis les mères avec enfants, qui devaient se regrouper dans le Vélodrome d'Hiver. Environ deux semaines après, [début juin 1940], des bus aux vitres occultées emportèrent les femmes vers une gare de marchandises. Les trains sont ensuite allés vers le sud. Le voyage semblait ne pas devoir se terminer. (...)

[A Gurs], on aurait aimé pouvoir se laver. Mais comment faire sur une installation extérieure offerte Aux regards de tous ? A chaque robinet, se formait une queue de 6 à 8 personnes. Le château d'eau du camp n'étant pas conçu pour une fourniture aussi importante, l'eau n'était disponible réglementairement que de 6 à 9 heures du matin, de 12 à 15 heures et de 18 à 21 heures.

"Hoch Burg" [la citadelle] était le nom donné aux latrines, situé sur le côté de l'îlot. Six marches conduisaient à la passerelle le long de laquelle étaient placées huit latrines ouvertes à mi-hauteur. Au dessus d'un tonneau, une ouverture à même le sol. Aucune porte. On stationnait debout ou accroupi, abandonné aux vents et aux regards. (...)

[Par beau temps], l'îlot semblait bariolé et grouillait de vie. Le linge à sécher flottait aux barbelés. A l'extérieur des baraques, les femmes assises tricotaient, cousaient, préparaient le café sur le brasero, en bavardant. Les enfants jouaient à "chat" et couraient autour des baraques. Aux murs étaient accrochés ça et là des cages à oiseaux.

La baraque logeait, pour un quart, des travailleuses et le personnel de maison qui, n'ayant pu trouver du travail en Allemagne, "gagnaient leur pain" en France depuis quinze ans ou plus. Elles n'étaient ni amies de Hitler, ni teintées politiquement. Un autre quart était constitué d'émigrants politiques, essentiellement des fonctionnaires socialistes parmi lesquels

Lene et Sophie, qui avaient participé à la guerre civile en Espagne. La moitié restante des femmes de notre baraque était des juives dont la plupart avaient émigré en 1933. (...)

[Par mauvais temps], la pluie ramollissait l'argile du sol et le camp, construit dans un vallon humide, se transformait en patinoire. On s'y enfonçait jusqu'aux chevilles et nos chaussures restaient prisonnières. Le transport des repas devenait une difficile épreuve d'équilibre. Les porteurs de marmites tombaient à plusieurs reprises et la soupe se répandait sur le sol. (...)

Le camp avait son bureau de poste, une infirmerie et même, plus tard, un jardin d'enfants, une école d'arts, une baraque de la culture et une bibliothèque. Les femmes de Gurs travaillaient comme coiffeuses, masseuses, manucures, tailleuses de tissus et gagnaient quelques francs comme tireuses de cartes ou en donnant des cours d'anglais à celles qui rêvaient de partir en Amérique. Et, bien entendu, on travaillait beaucoup le tricot ou le crochet. (...)

Le 14 juin 1940, les Allemands avaient occupé Paris sans rencontrer de résistance. Une semaine plus tard, un accord d'armistice avait été signé. L'article 19 de l'accord définissait les conditions d'extradition des réfugiés réclamés par l'Allemagne hitlérienne. L'agitation qui suivit ces journées s'accompagna d'une baisse de la population du camp. Celles qui pouvaient justifier d'une possibilité de ressource et de logement reçurent un certificat de libération. Les épouses de "prestataires" ou celles qui avaient des parents français, furent libérées. On établit des listes de rapatriement pour les femmes aryennes. Celles qui, comme Hanna Arendt, Friedel Kantorowicz ou Martha Feuchtwanger, pouvaient nouer des contacts avec l'étranger, s'enfuirent.

C'est alors que se déclara la Maladie, une dysenterie officiellement considérée comme un simple accident estival. Nos médecins et infirmières, internées comme nous, accomplirent leur devoir dans des conditions exceptionnellement difficiles, sans lit, sans pailleasse, sans chaise ni bassin et sans disposer du moindre accessoire d'infirmerie. (...) »

Fin octobre 1940, Else Schönberg assiste à l'arrivée des juifs du Bade et du Palatinat. L'été suivant, grâce à l'intervention d'un de ses anciens patrons parisiens, elle parvient à quitter le camp pour un simple congé provisoire qui se transforma bientôt en libération pure et simple. Puis, pendant trois ans, elle se cacha dans des caves et des greniers.

A la Libération, elle entra en contact avec Andrée Salomon et travailla à l'OSE. Elle continua à travailler à l'OSE jusqu'en 1968.